Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 18 (1889)

Heft: 4

Artikel: Un nouveau traité de pédagogie [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039916

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un nouveau traité de pédagogie

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De la culture de l'intelligence.

(Suite.)

§ 7. *Du langage.*

I. A quoi nous serviraient les notions les plus variées, les jugements les plus exacts et les raisonnements les plus justes, s'il nous était impossible d'en faire part à nos semblables ? D'un autre côté, comment notre savoir parviendrait-il à se développer si, incapables de prendre connaissance des conquêtes intellectuelles faites avant nous et autour de nous, nous devions nous enfermer dans le cadre étroit de nos seules observations personnelles, de nos seuls jugements personnels, de nos seules conclusions personnelles ?

Poser ces deux questions, c'est dire que le langage, soit la faculté donnée aux hommes de se communiquer réciproquement leurs pensées, constitue l'un des plus grands bienfaits de la divine Providence à notre égard. Volontiers nous l'appellerions le complément et le couronnement de tous les autres dons naturels accordés par le Créateur à sa créature de prédilection. C'est le langage qui nous permet de communiquer à nos frères nos peines et nos joies, nos désirs et nos inquiétudes, nos doutes et nos expériences, nos projets et nos besoins. C'est au langage que nous sommes redevables de connaître aujourd'hui les événements des siècles écoulés, de savoir jusque dans nos modestes hameaux ce qui se passait hier par de là l'Océan. Grâce au langage, les conquêtes faites par un seul individu, soit dans le domaine intellectuel soit dans l'ordre matériel, ne tardent pas à devenir la propriété commune de toute la famille humaine. La plupart des commodités de la vie et de nos jouissances les plus douces sont dues au langage. Qu'il s'agisse du riche ou du pauvre, du savant ou de l'ignorant, de l'enfant ou du vieillard, tous sont les obligés du langage.

II. Les quelques lignes qui précèdent nous semblent faire ressortir avec assez d'éloquence l'une des tâches les plus importantes imposées à l'école : en même temps qu'elle apprend aux enfants à observer, à juger et à raisonner, l'école doit leur apprendre à exprimer leurs idées, leurs jugements et leurs raisonnements non seulement avec correction, mais aussi avec aisance. Qui ne l'a

répété plus de cent fois ? Les meilleures marchandises ne servent de rien au commerçant s'il ne sait pas les vendre. De même, les connaissances les plus étendues n'auront pour nous que la moitié de leur utilité, si nous ne savons pas en faire part à nos semblables d'une manière correcte, précise et attrayante.

Difficile même envers les enfants qui appartiennent à des familles de condition supérieure, la tâche que nous indiquons est bien plus ardue encore quand il s'agit d'élèves appartenant aux classes laborieuses. En effet, comme le dit fort justement M. Compayré, « pour les enfants de condition aisée, dont les parents parlent purement le français, l'étude de la langue offre des facilités particulières. Pour eux et pour eux seuls, la langue française est la langue maternelle : ils l'ont apprise sans effort et par l'usage sur les genoux de leur mère. Mais pour combien d'enfants de la campagne n'en est-il pas ainsi. Dans leur famille, ils n'ont entendu parler autour d'eux qu'un français incorrect, ou même des patois provinciaux. Pour eux la langue nationale est vraiment une langue étrangère, qu'il leur faut étudier péniblement sur les bancs de l'école.

« D'ailleurs, continue le même écrivain, même aux enfants qui ont toujours été nourris de bon français, l'apprentissage instinctif de la langue ne saurait suffire. Il leur reste toujours pour le moins à étendre leur vocabulaire, nécessairement restreint, à se rendre compte du sens des mots qu'ils ont vaguement retenus et qu'ils n'entendent que confusément, à apprendre l'orthographe, enfin, à réfléchir sur les règles de la grammaire, sans lesquelles la correction de leur style ou de leur langage serait toujours mal assurée. C'est la nature qui délie la langue de l'enfant et qui, avec l'aide des parents, lui *apprend à parler ;* mais, c'est l'étude seule qui, avec l'aide des maîtres, lui *apprend à bien parler.* » Toutefois, que l'éducateur ne se décourage pas avant d'avoir mis la main à la besogne. Plus sa tâche sera ardue, plus sa satisfaction sera légitime un jour de l'avoir bien remplie. Plus il aura eu de difficultés à vaincre, plus son mérite sera grand devant Dieu, devant les familles et devant la société.

III. Outre le langage des signes, dont nous n'avons pas à nous occuper dans la présente étude, on distingue deux sortes de langage : le langage parlé et le langage écrit.

Le langage parlé est d'un usage plus immédiat et plus fréquent que le langage écrit. Mais, en retour, le langage écrit franchit des limites que le langage parlé est incapable de dépasser. Notre voix, en effet, ne peut faire part de nos pensées qu'aux seules personnes qui nous entourent. L'écriture, par contre, les apportera, si nous le voulons, jusqu'aux extrémités de la terre. Elle unit le passé au présent et le présent à l'avenir. Grâce à elle, nous savons, après des centaines et des milliers d'années, ce que pensaient nos devanciers, de même que nos successeurs sur la terre pourront savoir à leur tour ce que nous pensons aujourd'hui.

Voilà pourquoi l'école doit apprendre aux enfants non seulement à parler, mais aussi à écrire avec correction et avec facilité. Dans l'état actuel de la société humaine, la nécessité de savoir écrire est non moins impérieuse que la nécessité de savoir parler.

IV. Notre intention n'est pas de publier ici ni un cours d'éloquence, ni un cours de style, ni même un simple cours de grammaire. Mais, en retour, nous demandons à nos instituteurs la permission de ne pas terminer ce chapitre consacré à la culture de l'intelligence, sans leur réitérer quelques brèves recommandations, dont ils reconnaîtront volontiers toute l'importance.

a) Moins les enfants parlent et entendent parler le français dans leurs familles, plus il est indispensable de les astreindre à ne se servir que du français à l'école. Le maître aura donc soin d'interdire absolument l'usage du patoi soit pendant les heures de classe soit aussi durant les récréations communes. Volontiers, nous l'engagerions même à aller encore plus loin, et à exiger que les enfants, jusqu'à leur émancipation de l'école, ne se servent jamais entre eux d'aucun langage autre que la langue française. Mais, expérience faite, nous n'ignorons pas que ce beau désir est presque irréalisable dans nos campagnes.

b) Pour arriver à parler un jour aisément et correctement, il est de toute nécessité de s'habituer d'abord à exprimer chaque idée non pas par un terme vague et général, mais par le terme précis qui lui convient en particulier. C'est à cette condition seulement que la mémoire se meublera peu à peu d'expressions exactes et apprendra à les trouver avec facilité. Dans notre école, la pomme ne sera donc pas quelque chose qui croît sur les arbres, mais le *fruit du pommier ;* la plume ne sera pas quelque chose avec quoi on écrit, mais un *instrument dont on se sert pour écrire ;* la géographie ne sera pas quelque chose qu'on apprend, mais la *description de la terre ;* le pain ne sera pas quelque chose qu'on mange, mais un *aliment composé de farine et d'eau mélangées,* etc.

Il serait superflu d'ajouter qu'en cette matière, comme en toute autre, l'exemple du maître aura toujours une puissance bien plus grande que ses conseils et même que ses ordres. C'est en pure perte qu'il fera à ses élèves les recommandations les plus sages, si lui-même imite certain professeur de mathématique qui, parlant de la division, disait à sa classe : *pour obtenir machin, il faut diviser chose par machine.* Comme si c'était une montagne à déplacer que d'employer les termes propres : *Quotient, dividende* et *diviseur !*

c) Savoir écrire et parler, ce n'est pas seulement savoir assigner à chaque idée le terme qui lui convient ; c'est, de plus, savoir exprimer ses jugements avec clarté et correction. Donc, en même temps que le choix des mots, le maître surveillera de près l'énoncé des jugements soit la construction des phrases. Qu'il s'agisse de devoirs écrits ou d'exercices oraux, il astreindra ses

élèves à s'exprimer toujours au moyen de phrases à la fois *correctes* et *complètes*. Le lecteur nous permettra d'insister sur ce dernier mot. Non pas qu'il arrive à nos instituteurs de tolérer dans les devoirs écrits des phrases auxquelles il manque tantôt le commencement et tantôt la fin, tantôt le sujet et tantôt l'attribut. Mais, quand il s'agit des exercices oraux, de ces exercices dont le but est précisément d'habituer l'enfance à s'exprimer avec netteté et correction, que de maîtres, au lieu d'exiger toujours des réponses complètes exprimées par des phrases complètes, se contentent habituellement de quelques mots ou même d'un seul monosyllabe!

Dans les exemples ci-après, après la demande *(D)*, nous indiquerons d'abord la réponse dont on se contente trop souvent *(R.)* et ensuite la réponse complète, telle qu'elle doit toujours être exigée, si les enfants doivent jamais apprendre à parler français.

— *D.* Qui fut Moïse ?

— *R.* Le législateur des Hébreux. — *R.* Moïse fut le législateur des Hébreux.

— *D.* Où se trouve le Grütli ?

— *R.* Au bord du lac des Quatre-Cantons. — *R.* Le Grütli se trouve au bord du lac des Quatre-Cantons.

— *D.* En combien de temps la terre tourne-t-elle sur elle-même ?

— *R.* En 24 heures. — *R.* La terre tourne sur elle-même dans l'espace de 24 heures.

— *D.* Les Suisses furent-ils les vainqueurs ou les vaincus de la bataille de Morat ?

— *R.* Les vainqueurs. — *R.* A la bataille de Morat, les Suisses furent les vainqueurs.

— *D.* Le quotient est-il plus petit que le dividende ?

— *R.* Oui. — *R.* Oui, le quotient est toujours plus petit que le dividende.

d) Dès que l'élève aura fait assez de progrès pour pouvoir tenter quelques exercices de composition, l'éducateur n'oubliera pas qu'au lieu d'être mesurés à l'aune, les travaux de ce genre ne doivent être estimés que d'après leur valeur intrinsèque. Plus qu'à la longueur il tiendra, et avec autant de rigueur qu'à la correction grammaticale, à la clarté des idées et à la coordination logique des pensées. Plutôt une seule page, dans laquelle chaque pensée est bien à sa place, que dix pages de descriptions confuses ou de récits embrouillés! En d'autres termes, que l'éducateur s'applique avant tout à faire entrer dans la tête de ses élèves des idées claires et précises. Cela fait, c'est sans trop de fatigue de sa part qu'il verra se réaliser la parole de Boileau :

> Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Parmi les personnes qui s'occupent d'écrire, il en est un certain nombre — même dans les rangs du corps enseignant — qui croient faire merveille en mettant au jour des phrases d'une longueur

démesurée. A leurs yeux, le comble du talent semble consister à exprimer une foule de pensées en une seule phrase, décorée du beau nom de période. C'est là, à notre avis, un goût détestable au point de vue littéraire. En tout cas, ce serait faire de la pédagogie à rebours que de vouloir engager de jeunes élèves à suivre cette tendance. Qui l'ignore ? La tête de l'enfant ne peut pas embrasser avec clarté et dominer mille idées en même temps ; il n'a pas à son service une somme d'expressions assez riche pour pouvoir tout dire en une seule phrase. Aussi, au lieu d'admirer les longues phrases, plus ou moins malheureusement enchevêtrées, croyons nous bien plutôt, avec Louis Veuillot, que chaque pensée mérite une phrase à part et qu'il faut lui en faire les honneurs.

CHAPITRE DEUXIÈME

De la culture de la sensibilité.

§ 1. *De la sensibilité en général.*

I. L'homme n'est pas seulement capable d'observer, de juger, de raisonner et de conclure. Dieu l'a fait, en outre, accessible à la joie et à la tristesse, à l'amour et à la haine, à la patience et à la colère, au courage et à la pusillanimité, à la générositié et à l'avarice, à l'égoïsme et au dévouement, à l'indignation et à la commisération.

Cette faculté donnée à notre âme de subir des impressions diverses et de se laisser plus ou moins dominer par elles, constitue ce que nous appelons la *sensibilité*. On donne le nom de *sentiment* à chacun de ces divers états par lesquels la sensibilité fait passer notre âme : sentiments de joie; sentiments de pitié, etc. Il est toutefois à noter que dans le langage usuel, le terme sentiment est presque toujours employé comme synonyme de sensibilité. Ainsi, on dira d'un homme qu'il a du sentiment pour dire qu'il a de la sensibilité, qu'il possède une âme sensible.

Suivant les psychologues, c'est le cœur qui est le siège de la sensibilité, de même que le cerveau est le siège de l'intelligence. De là ces locutions quotidiennes : *Cette nouvelle réjouit le cœur; l'ingratitude brise le cœur; cet homme n'a pas de cœur,* etc. Quoi qu'il en soit du siège réel de l'intelligence et de la sensibilité, ce qui est certain, c'est que nous aurons fait d'un homme le plus bel éloge possible, quand nous aurons dit de lui : « C'est un bon cœur au service d'une belle intelligence » ou : « C'est une belle intelligence au service d'un bon cœur. »

II. Si l'intelligence est un don assez précieux pour mériter toute la sollicitude de l'éducateur, il n'en est pas autrement de la sensibilité. L'homme sensible n'a pas moins de valeur que l'homme intellectuel. Ainsi que nous le disions tout à l'heure, nous ne sommes pas destinés seulement à connaître et à comprendre; nous sommes faits aussi pour aimer et sentir.

Tant s'en faut que la sensibilité ne soit, comme beaucoup semblent le croire, qu'une faiblesse de caractère. Appliquée au bien et dirigée avec sagesse, la sensibilité constitue, tout au contraire, pour les devoirs de la vie une puissance des plus précieuses. Qui a inspiré à nos aïeux le courage de mourir héroïquement sur nos champs de bataille? Leur amour de la patrie suisse, c'est-à-dire leur sensibilité. Quels sont les travaux qui nous coûtent le moins de peine et nous réussissent le mieux? Ceux auxquels nous nous adonnons avec amour. Quelles sont les impressions que nous faisons le plus facilement passer dans l'âme de nos semblables? Celles que nous éprouvons le plus fortement nous-mêmes? Où la véritable éloquence puise-t-elle sa force communicative? Dans la sensibilité de l'orateur. De là l'adage de l'antiquité classique : « C'est le cœur qui rend éloquent. »

D'ailleurs, selon la juste remarque de M. Compayré, plusieurs de nos affections font partie intégrante de nos devoirs. « Aimer sa famille, aimer ses amis, aimer sa patrie, ce n'est pas seulement la source des plaisirs les plus délicats, des meilleures jouissances de la vie, c'est aussi le premier devoir de l'homme vertueux. » Peut-être même Aristote ne commettait-il pas une exagération trop grande, quand il enseignait que souvent le devoir lui-même doit être placé sous la garde du sentiment et que « celui-là seu est vertueux qui trouve plaisir à l'être. » 1

III. De même que les hommes diffèrent entre eux au point de vue des ressources intellectuelles, de même nous les voyons très différemment partagés sous le rapport des dons du cœur. Tel est doué d'une âme naturellement sensible; tel autre semble avoir un cœur de pierre. Celui-ci trouve son plaisir à se rendre utile à ses frères; celui-là ne pense qu'à son propre intérêt. Pour l'un les choses nobles sont pleines d'attraits; pour l'autre il ne paraît n'y avoir de séduisant que le mal. En tout cas, les tendances bonnes sont partout jointes à des tendances perverses; et si Hegel n'avait pas le droit d'affirmer que dans l'homme tout est mauvais, Rousseau n'était pas davantage autorisé à dire que dans l'homme tout est bon.

Disons plutôt, avec l'auteur nommé ci-dessus, « que la sensibilité est la source commune où les passions les plus dégradantes et les sentiments les plus élevés viennent s'alimenter. C'est d'elle que relèvent à la fois l'homme sensuel qui s'oublie dans les plaisirs du corps, l'égoïste qui s'absorbe dans la recherche de son bien personnel, le méchant qui sacrifie toutes choses à son humeur vindicative, l'homme dévoué et bon qui n'a d'autres plaisirs que ceux qu'il procure à autrui, l'ami, le patriote, le philanthrope, qui font abnégation d'eux-mêmes pour servir les objets de leur culte. »

IV. Que pourrait-on dire de plus éloquent à l'appui de la nécessité de l'éducation du cœur? Et, en même temps que

pourrait-on dire de plus saillant pour faire comprendre les difficultés de cette tâche ?

La sensibilité est à la fois un don précieux et un don dangereux. Il s'agit donc de la diriger avec sagesse et de la modérer sans l'émousser et sans l'étouffer.

Chaque enfant a des inclinations bonnes et des inclinations mauvaises. Il faut donc combattre les secondes sans décourager les premières.

Jamais on ne trouvera deux enfants ayant absolument les mêmes bonnes inclinations et les mêmes mauvais penchants. L'éducation doit donc tenir compte des dispositions individuelles et particulières de chacun.

Tel enfant est trop sensible, tel autre ne sent rien. Chez celui-ci la sensibilité veut être stimulée; chez celui-là elle demande à être modérée. Car, pour que tout soit dans l'ordre, il est nécessaire que la raison dirige le cœur et que le cœur rende la raison douce et aimable.

V. Il est impossible, nous l'avons dit plus haut, de donner des leçons de jugement, comme on donne des leçons de grammaire. De même, on ne peut faire des classes de sentiment comme on fait des classes d'arithmétique. Selon l'heureux mot de Miss Edgeworth, « l'affection ne s'apprend pas par cœur. » Le maître peut commander à l'enfant d'être attentif à une explication; il ne peut lui imposer d'être attendri à la vue d'une infortune.

C'est donc bien plutôt l'ensemble des procédés éducatifs qui doit exciter, modérer et diriger la sensibilité. Tout, sous la main d'un maître habile et attentif, peut concourir à la formation du cœur : les louanges et les réprimandes, les punitions et les récompenses, les heures de récréations et les diverses branches d'enseignement.

Sans parler du catéchisme, de quelle influence l'histoire biblique avec la touchante simplicité de ses récits, ne peut-elle pas être sur la formation du cœur ! Où la vertu nous apparaît-elle plus aimable que dans les vies de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kostka, de sainte Agnès et de sainte Lucie ? Quoi de plus éloquent que notre histoire nationale pour inspirer l'amour du sol suisse ? Quoi de plus puissant que l'étude de la nature avec ses milliers d'êtres qui tous accomplissent continuellement leur tâche, pour nous faire aimer l'activité et la fidélité au devoir ? Quoi de mieux choisi que la charmante poésie du *Petit Savoyard* pour réveiller dans l'enfant la compassion envers les malheureux ?

Nous le répétons donc avec confiance : Que le maître apporte en classe non seulement son intelligence, mais aussi son cœur, et tout sera à son service pour l'aider à former heureusement le cœur de ses élèves. *(A suivre.)*